

## (Des)espoirs

Ce matin, en me réveillant, je devine grâce à la lumière qui perce les fines interstices des stores que le soleil n'est pas encore levé. Des frissons parcourent mon corps. J'entends qu'il pleut dehors. Malgré la nuit qui vient de s'écouler, je me sens toujours fatigué et mes yeux sont lourds. Je fixe mon plafond. Inutile d'essayer de me rendormir, je sais que ma nuit est terminée. Je sens mon cœur battre plus fort qu'à l'accoutumée. L'angoisse commence à monter, mais je veux faire comme si de rien n'était. Toujours dans mon lit, je me redresse et remonte ma couette sur mes épaules pour me réchauffer. Je reste longtemps comme ça, inerte, à demi conscient. Les minutes défilent. Soudain, mon réveil me sort de ma torpeur. Je me tourne vers la table de nuit et coupe l'alarme. J'attrape le pull que je portais la veille, l'enfile, sors de mon lit et quitte ma chambre.

Dans la cuisine, je vois mon père assis à table, concentré sur son téléphone, il met quelques secondes pour lever les yeux vers moi. Il boit une gorgée de café et me demande si j'ai bien dormi. Je lui réponds que non, il m'adresse en échange un sourire compatissant qui me fait comprendre que lui non plus n'a pas très bien dormi. Il travaille du soir aujourd'hui, on va passer la matinée ensemble et on déjeunera tous les deux à midi. On a l'habitude et j'aime ça. Je regarde l'horloge accrochée sur le mur, il est 08:47. À cette heure-là, ma mère est déjà partie au travail. Machinalement, je prends dans le placard ma tasse, je me sers du café, je mets du pain à griller et j'attends. Quand je m'assois à ma place autour de la table familiale, je me surprends à de nouveau fixer le vide, entièrement absorbé par mes pensées. Je voulais qu'aujourd'hui tout soit normal. Après quelques instants, la voix un peu enrouée, mon père demande si les résultats tombent aujourd'hui. Je sais très bien qu'il n'a posé cette question que pour briser le silence et qu'il connaît déjà la réponse. Je lui dis malgré tout que oui et ajoute qu'il ne reste qu'une dizaine de minutes à attendre. Après cet échange laconique, le retour du silence se fait naturellement. Nous n'avons pas besoin de beaucoup parler pour nous comprendre. Et à ce moment, je sais ce qui tourne dans sa tête. Il a peur pour moi. Ses traits sont tirés et ses yeux fatigués. Joies et peines se lisent au coin de ses paupières, ses rides témoignent d'une vie déjà bien entamée. Il a quelques miettes dans sa barbe. Ses mains sont abîmées et sèches, son alliance à l'annulaire semble lui serrer le doigt. Il est marqué comme n'importe quel homme de cinquante ans, mais il porte bien son âge. Contrairement à ce qu'il dit, il n'est pas encore vieux. Toujours en pyjama, il se tient droit sur sa chaise. En mangeant tous les jours en face de lui, j'ai pris l'habitude de l'observer. Cela fait vingt ans que ça dure discrètement, toujours avec la tendresse qu'un fils peut avoir à l'égard d'un père qui lui a offert une enfance heureuse. On se ressemble, ça me touche. Je vieillirai peut-être comme lui.

Mais ce matin, je vois bien que mon père est soucieux. Fils d'un ouvrier et d'une femme de ménage et petit fils de paysans, il se débat encore avec une enfance tourmentée et violente. Il porte en lui cet héritage toujours marqué par une honte sociale. Je crois qu'il espère ne pas avoir transmis ce sentiment à ses enfants. Ce n'était pas ce qu'il y avait de meilleur à leur laisser. Empêché par son milieu, il n'a jamais trouvé la passerelle vers cet autre monde qui n'est certes pas idéal mais peut être un peu plus simple à vivre. Sa génération aurait dû briser la chaîne. Il ne devait pas rester à la place qui lui avait été attribuée au départ. Il avait conscience du mépris, de l'injustice et de tout ce que le mot populaire inspire. Et malgré lui, il a consacré sa vie toute entière à un travail sans joie et sans reconnaissance, loin de ses rêves d'enfant, au service d'une société qui broie inlassablement les

petites gens comme lui. Le déterminisme l'a avalé tout entier. Triste travailleur englouti par le système, il ne cesse de se dire qu'il a raté sa vie. Alors au fond de lui, il espère que ma soeur et moi ferons un meilleur usage de nos existences. Dans sa croyance de l'ascenseur social, il nous soutient pour ne pas avoir, selon lui, complètement échoué. En nous élevant avec Brassens, Renaud et la lutte des classes, il ne voulait pas que nous ayons la même vie que ma mère et lui : se lever, partir bosser, travailler comme un chien sans jamais trouver une once d'épanouissement au boulot, rentrer manger, dormir, ne s'accrocher qu'à l'attente des vacances, espérer pouvoir satisfaire les besoins et envies des enfants et s'angoisser continuellement pour l'argent.

Pour nous protéger et pour ne pas avoir trop peur, je sais qu'il espère. Je ne peux pas véritablement savoir ce qu'au fond cela représente vraiment pour lui. Je ne peux pas me mettre à sa place, je lui fais simplement confiance. Dans ses yeux ce matin, je vois tous les espoirs d'un père pour mettre ses enfants à l'abri de ce qui l'a fait tellement souffrir. Cette plongée dans ses pensées me fait percevoir les regrets d'un homme, les angoisses d'un père mais aussi les élans d'espoir qu'il entretient à notre égard. Et puis derrière, un peu cachée, la fierté qu'il nous porte. Pudiquement, il ne s'en vante pas, il pense ne pas y avoir droit. Il se dit que cette fierté est injustifiée, illégitime, impure. Même s'il est sincèrement convaincu que nous méritons de nous en accorder, lui, dit qu'il n'a rien avoir avec tout ça. Il ne s'autorise qu'une joie profonde et sincère. Quand je le vois comme ça, en face de moi, silencieux et soucieux, j'aimerais lui dire à quel point il mérite sa part dans notre ascension et combien ma sœur et moi lui devons.

La tête penchée sur son café, il ne fait pas attention, il est trop loin dans ses pensées pour s'en rendre compte, alors je continue de le regarder, le temps s'arrête autour de nous, je suis ému. Cette fois, je perçois dans son regard un peu mélancolique, une autre peur qui me bouleverse davantage. Je sens qu'il s'inquiète à l'idée de ne plus nous comprendre et de nous perdre. Je sais qu'aujourd'hui si je réussis mon concours, je m'éloigne un peu plus de lui. Je mettrais fatalement de la distance entre lui et moi. Une distance géographique certes, mais une distance sociale aussi. Si je pars poursuivre mes études loin de la maison, je crois que je fragilise notre lien. Même s'il nous a élevé pour qu'on lui file entre les doigts, cette idée me chamboule. Dans quelques minutes, je vais savoir si je vais quitter ma famille, ma maison, mon milieu. Je sais qu'il va falloir apprendre à singer les comportements de ceux que je vais devoir côtoyer, contrefaire leurs habitudes et leur langage.

Plusieurs minutes se sont écoulées lorsque je suis sorti brusquement de mes pensées et de celles que j'imagine à mon père. Dans un court message, ma mère me dit qu'elle pense à moi et m'envoie de bonnes ondes. Elle me demande de l'appeler au moment des résultats. Elle est persuadée que je vais réussir. Je me dis alors que je devrais aussi penser à elle et à ses inquiétudes. Par équité et par douleur et déception partagées avec mon père, elle mérite tout autant que je la regarde et que je cherche à la comprendre. Je me promets d'y penser quand elle rentrera ce soir du travail. Peu importe si j'ai mon concours au non, je vais bientôt partir de la maison, c'est maintenant ou jamais. Je veux garder en souvenir leurs regards et les détails de leurs visages au moment où je quitterai à jamais mon enfance et la vie passée tous les jours à leurs côtés. Je sais qu'après, je les regarderai vieillir d'un peu plus loin. Je sens une vague d'émotions monter en moi. Mes yeux, toujours avec tendresse, se reposent de nouveau sur le visage de mon père. Je prends alors conscience que je suis un fils qui aime ses parents sans jamais avoir réussi à leur avouer. Et à cet instant, j'aimerais leur dire. Je voudrais aussi les remercier de m'avoir offert cette enfance à l'abri de

leurs problèmes financiers, de leurs crises de couple et des peurs d'adulte qui les secouaient. Je crois que j'ai eu de la chance.

Mon téléphone sonne plusieurs fois avant que je ne réagisse. J'ai reçu plusieurs messages d'un coup. Je quitte des yeux le visage de mon père. Il est 09:03. Les résultats sont tombés. Certains de mes camarades de promotion me partagent leur joie, d'autres leur peine. Tous veulent savoir ce qu'il en est pour moi. Je repose mon téléphone et bois une gorgée de café. Je respire pour essayer de calmer les palpitations qui secouent ma poitrine. Mon père me demande alors si les résultats sont annoncés. Je lui réponds que oui. Il me sourit avec compassion. Je sens nos espoirs se réunir dans l'attente du dénouement. Je me connecte, cherche mon nom, découvre le résultat. En levant la tête, je retombe, ému, dans les yeux de mon père.

**1591 mots**